

Mathilde Monnier, boulimique des arts

Mathilde Monnier est à la jonction de deux générations. De Maguy Marin, Mark Tompkin et Susan Buirge, mais aussi de François Verret, dont elle fut la compagne, elle a repris le flambeau pour repenser à sa façon le problème des conditions économiques et politiques de la danse. Nourrie par ces questions, à la tête du Centre chorégraphique de Montpellier, elle a multiplié les résidences, tout en pratiquant le potlatch (l'échange de dons), pendant plus de deux ans, avec ceux qui l'avaient précédée comme avec ceux qu'elle sut inviter à croiser leurs pratiques avec la sienne. Pour autant, elle s'attache à produire une œuvre originale sans se cacher derrière un travail d'animation ou de formation. La défense du processus de création esthétique est à toutes les époques sa priorité. Avec une structure spécialement conçue pour accueillir pour sept mois de jeunes danseurs, elle inscrit dans sa pratique quotidienne la transmission de son expérience en facilitant les recherches les plus diverses d'un réseau qu'elle souhaite hybride. Cette recherche n'a pas la création pour finalité obligée. Les artistes mènent leurs expériences à Montpellier sans forcément produire une œuvre destinée au marché du spectacle. Si Mathilde Monnier incarne une transition avec la nouvelle génération, c'est qu'elle se revendique du jazz pour donner des structures et une liberté totale à l'interprète.

Elle n'est pas seule à avoir puisé dans la tradition africaine une inspiration qui l'a amenée non seulement à se ressourcer, mais aussi à créer le concours « Afrique création », qui a permis à nombre de chorégraphes français de prendre contact, mais aussi de voir évoluer les artistes africains. Elle n'est pas seule à avoir engagé un dialogue fructueux avec des écrivains comme Christine Angot ou des philosophes comme Jean-Luc Nancy. D'autres chorégraphes de sa génération sont peut-être plus timides qu'elle pour organiser précisément ces rencontres, mais disent, comme elle, se ressourcer dans certains écrits littéraires ou philosophiques. Elle est plus exceptionnelle dans l'échange avec les artistes ou avec les psychotiques. Curieusement, c'est au théâtre qu'on trouverait un créateur comme Bruno Boussagol qui a su mener des expériences du même type avec les patients de l'hôpital de Clermont-Ferrand ou de Montfavet, près d'Avignon.

Pour autant, Mathilde Monnier garde un lien fort avec la filiation Cunningham. Très tôt, grâce à Viola Farber, elle a approché le créateur américain, qui avait installé le mystère du temps au centre de ses chorégraphies. On a trop décrit Cunningham comme le grand prêtre du minimalisme. Il est l'interprète d'une poétique du vivant qui a marqué tous les proches de Mathilde Monnier, et pas seulement eux. Evidemment, Daniel Larrieu ou Boris Charmatz, Jérôme Bel ou Emmanuelle Huynh n'ont pas suivi un certain formalisme de Cunningham, mais, comme Mathilde Monnier, ils ont pris quelque chose de sa rupture avec la danse moderne, expressive et narrative. Les uns et les autres, sans être les héritiers de Merce Cunningham, ont puisé dans la dynamique de sa recherche multidirectionnelle, cosmopolite, et parfois même abstraite.

Antoine Spire

Le 16 juin 2003, Mathilde Monnier a reçu le Prix Chorégraphie de la société des auteurs et compositeurs dramatiques (SACD), ex aequo avec Marie Chouinard.